THEATRE
PARISIEN.
PIÈCES NOUVELLES.

CLAUDE BÉLISSAN,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

De MM. Théaulon et Choquart;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 26 JANVIER 1835.

Décembre 1834.

PRIX : 30 CENTIMES.



PARIS.
BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

BEZOU, rue Meslay, 34, et boulevard St.-Martin, 29.

QUOY, boulevart Saint-Martin, n. 18.

1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CLAUDE BÉLISSAN.	M. ARNAL.
FRIQUET, oncle de Claude.	M.r LEPEINTRE, jr.
LÉMINCÉ, cuisinier.	M. EMILIEN.
JULIEN, marin.	M. BALLARD.
GOAKA-MANGAROW, roi de l'île sauvage.	M. MATHIEU.
MARTA, fille du roi.	Mme L. MAYER.
MANETTE, nièce de Friquet.	Mlle FANNY.
Femmes sauvages.	
Deux Sauvages.	
Matelots.	

La Scène se passe dans une île de la Mer du Sud.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n. 7.

CLAUDE BÉLISSAN,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

FRIQUET, LÉMINCÉ.

FRIQUET. Par ici, Monsieur Léminсé, par ici... nous pourrons nous reposer à l'ombre de ces palmiers.

LÉMINCÉ. Nous reposer!... y pensez-vous?... il faut absolument découvrir les malheureux que le naufrage a jetés dans cette île, avant qu'ils ne tombent au pouvoir des antropophages.

FRIQUET. C'est juste, car ils seraient probablement perdus; tout le monde n'a pas les talens supérieurs qui nous ont empêchés d'être dévorés par ces insulaires.

LÉMINCÉ. Et qui ont fait de nous les premiers ministres du roi Goaka-Mangarow.

FRIQUET. Ah! mon Dieu, oui... vous, ministre de la guerre avec la présidence du conseil, et moi, ministre de l'instruction publique, à cause de mon beau talent de danseur.

LÉMINCÉ. Quand je songe que c'est à mon mérite de cuisinier que nous devons notre fortune.

FRIQUET. Il paraît que c'est ici comme en Europe..... c'est par la cuisine qu'on arrive... Cependant, je crois bien aussi avoir un peu contribué à notre élévation par ma pochette... ancien maître de danse... ce fut la seule chose que je sauvai dans mon naufrage... et ses mélodieux accords, joints à mes poses académiques, ont tellement charmé le monarque, qu'il a dansé... lui et toute sa cour; ce qui adoucit, pour moi, leur férocité naturelle.

LÉMINCÉ. Qu'est-ce que cela prouve, Monsieur Friquet?

FRIQUET. Cela prouve que sa majesté Goaka-Mangarow est un grand roi, qui aime la danse et comprend tout ce que cet art a de profondeur, ou plutôt d'élévation... il n'en faut pas davantage pour gouverner... pour qu'un peuple marche, c'est par les pieds qu'il faut le prendre, et non par la tête... Pourquoi les maîtres du monde ne sont-ils pas des maîtres à danser! il y aurait bien plus d'équilibre.

Air de Julie.

Comme ils sauraient que rien n'efface
Le mérite des beaux danseurs...
En passant un six avec grace,
On monterait au faite des grandeurs!
Un bon jarret de cette trempe,
Vous porterait au rang de général.
Choisir ainsi, ne serait pas plus mal
Que d'élever celui qui rampe;

LÉMINCÉ. Ici, nous n'avons pas d'ambition à avoir, car nous marchons à côté du roi... à moins que de passer avant lui, ce qui nous exposerait à la petite facétie que sa majesté s'est permise à votre égard, l'autre jour, que vous l'aviez devancée de quelques pas.

FRIQUET. Oui, je sais ce que vous voulez dire... cette nouvelle marque de faveur qui m'arriva par derrière, m'a rempli de reconnaissance pour le pied royal, et j'aurais baisé la noble poudre qui le couvrait, si j'avais su de quel côté le coup était parti.

LÉMINCÉ. Il était parti du pied gauche... Mais, venez, je tremble pour les pauvres diables que le naufrage jetterait dans cette île. Dirigeons-nous du côté de la mer pour faire éloigner les embarcations qui voudraient aborder sur cette terre inhospitalière.

FRIQUET. Est-ce que vous ne songez pas à profiter de la première occasion pour... vous m'entendez?

LÉMINCÉ. Ma foi, non. Voilà bientôt trois ans que je suis dans cette île; je m'y trouve bien; il est probable que si je retournais à Paris, je n'y serais pas ministre.

FRIQUET. Oh! pourquoi?... pourquoi?.. pour moi, je voudrais bien revoir Paris et mes élèves, pour leur raconter mes aventures maritimes, et les vendre par

livraison, à deux sous ; ce serait magnifique... et pas cher.

LÉMINCÉ. Elles sont belles nos aventures... Nous partons de Brest, vous, pour aller apprendre la danse aux éléphans du roi de Siam...

FRIQUET. On m'avait dit que j'avais le physique à ça.

LÉMINCÉ. Moi, pour aller faire la cuisine d'un nabad, qui m'avait connu au Rocher de Cancale, une tempête horrible nous pousse sur les rochers de cette île, et depuis trois ans nous n'en sommes plus sortis. (*Musique.*)

FRIQUET. Hein !... qu'est-ce donc ?

LÉMINCÉ. C'est votre nièce, la jolie Manette, qui allait s'établir marchande de modes à Colombie, et qui fit naufrage avec nous.

FRIQUET. Oui, vraiment, c'est elle ! c'est inconcevable, comme elle a pris, tout de suite, les manières du pays.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE. Bonjour, mon cher oncle; bonjour, Monsieur Lémincé.

FRIQUET. Comment se fait-il que vous soyez séparée ce matin de votre royale élève, ma nièce?

MANETTE. Elle chasse... et c'est un exercice qui ne me plaît guère ; vous le savez, mon cher oncle, je n'ai jamais eu de goût pour... les plaisirs barbares.

FRIQUET. Oui, je sais que vous fûtes toujours citée pour votre exquise sensibilité.

MANETTE. La sensibilité sied si bien à une femme.

LÉMINCÉ. Et surtout à une marchande de modes.

MANETTE, *lui donnant de son poing dans le ventre.* Ah ! farceur ! Le fait est que depuis que le roi m'a chargée de l'éducation de la princesse royale, je suis parvenue à lui donner un peu de ma douceur européenne. Notre langue est la seule chose que je ne peux pas lui inculquer. Comme je n'avais pas de livres, je lui ai appris à lire dans une carte de restaurateur qui s'est trouvée parmi les bagages de M. Léminçé.

LÉMINCÉ. C'est parbleu bien la carte du Rocher de Cancale ; je l'avais emportée comme carte d'échantillons.

MANETTE. La princesse en a retenu tous les mots, qu'elle place fort agréablement dans la conversation.

FRIQUET. Les mots d'*oreilles frites*, surtout, lui reviennent toujours; ce n'est pas étonnant, les oreilles sont pour elle une idée fixe; je frémis toutes les fois qu'elle regarde les miennes.

MANETTE. Heureusement le roi, son auguste père, nous protége; moi qui vous parle, si je voulais... je crois qu'il m'épouserait.

FRIQUET. Eh bien?

LÉMINCÉ. Est-ce que le titre de reine des Iles Marquises ne vous tente pas ?

MANETTE. Oh, mon Dieu, non! j'ai d'autres idées...

Air de Mazaniello.

Je voudrais être souveraine,
Non loin du beau quartier d'Antin,
Ou bien au passage Vivienne,
Gouvernant... un beau magasin !
Portant un bonnet pour couronne,
Pour insigne... une chaîne au cou,
Et brillant comme sur un trône,
Dans un beau comptoir d'acajou.

FRIQUET. Ou de palissandre, ce qui est bien plus à la mode. Mais nous causons ici, Monsieur Léminçé, et nous oublions notre philantropique mission; venez, ne perdons pas de temps. Adieu, ma nièce.

LÉMINCÉ. Au revoir... belle gouvernante des enfans royaux.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

MANETTE, *seule.*

Dieu ! que cette île est embêtante ! et dire qu'il n'arrivera pas un vaisseau pour me ramener à Paris, ce séjour des modes et des plaisirs. Voilà déjà près de trois ans que je n'ai fait un chapeau... j'en avais apporté un superbe de chez Herbaut, et je voulais en faire hommage en arrivant à la princesse royale ; elle s'en est servie comme d'un cabas pour mettre le poisson qu'elle pêchait. Mais silence! la voici.

SCENE IV.

MANETTE, MARTA, FEMMES SAUVAGES *de sa suite : elles ont des arcs et font le tour du théâtre en courant et en chantant.*

CHŒUR.

Air de chasse.

Dir-god-saye, zig-zoc... dir, dir...
Ar, er, zig, zig, coff, coff...
Zag, si, zay-zir, zor, dir-dar...
Cococo !... cococo !,.. cococo !...

MARTA. Zag, zig, croc, nil, rag, zar, *oreilles frites.*

MANETTE. La voilà qui va me réciter la carte qui lui a servi de grammaire.

MARTA, *impatientée et frappant du pied.* Oreilles frites !

MANETTE. Non... elle revient à son idée favorite.

MARTA, *montrant la mer.* Nif, nif.

MANETTE. Où veut-elle que j'en trouve des Européens ; il n'en vient plus ici.

MARTA. Prag, gol, iaou, nif. (*Avec des signes.*) Vol-au-vent, vol-au-vent.

MANETTE. Ah ! elle veut me dire qu'elle a aperçu un vaisseau à la voile près de l'île. Quel bonheur si l'équipage pouvait débarquer ici !

MARTA. Par, mif, mif. — Pied de mouton.

MANETTE. Elle a vu l'empreinte d'un pied sur le sable... comme dans Robinson de la Gaîté... Quel bonheur !... dir, dir, dir.

MARTA, *à sa suite.* Dir, dir, dir.

CHOEUR. Co co co co !

MANETTE. Ce qui veut dire : Vive notre princesse !... En voilà une langue harmonieuse.

CHŒUR.

Dir, god, saye-zig, zoc... dir, dir...
Etc., etc., etc.

(Marta emmène Manette, et sort par la colline, suivie de toutes ses femmes.)

SCÈNE V.

JULIEN, CLAUDE BÉLISSAN. (*Il porte un panier de vin qu'il pose à terre.*)

JULIEN. Ah ça, voyons, Claude, as-tu perdu la raison ?

CLAUDE. Si on peut appeler ça perdre la raison ! Mais, c'est toi, malheureux, qui l'as perdue... la raison, en voulant retourner dans ton Europe... ton exécrable Europe, si vieille de préjugés et de civilisation. Crois-moi, Julien, puisqu'une occasion si favorable se présente de redevenir hommes de la nature, restons dans cette île, et vivons dans l'indépendance de la liberté.

JULIEN. Tu as perdu l'esprit.

CLAUDE. L'esprit de civilisation... c'est possible... cet esprit qui consiste à dire des bêtises, plus facéticuses les unes que les autres ; mais, cet esprit de l'homme-vierge... de l'homme, homme... je l'aspire ici par tous les pores... je renais à la nature.

JULIEN. Allons, fais trève à tes folies et suis-moi... reviens être encore, à Paris, clerc d'huissier. Notre vaisseau, qui a touché hier sur les rochers de cette île, est réparé et l'embarcation va le rejoindre ; ne faisons pas attendre nos camarades.

CLAUDE. Je ne pars pas avec vous... je m'empare de cette île... j'y établis mon être régénéré... Eh ! qu'irai-je faire en Europe, et dans ton Paris, surtout... Tu ne sais donc pas pourquoi j'en suis parti, Julien ?

JULIEN. Tu ne me l'as jamais dit.

CLAUDE. Je ne te l'ai jamais dit... Il est vrai que, victime d'un naufrage, tu n'es que depuis hier sur notre navire l'Astrolabe... qui vous a recueillis par le 45e degré de latitude nord.. C'était peut-être le 46e... mais ça ne fait rien à la question... Eh bien ! Julien, apprends que j'ai quitté Paris, par haine pour les hommes, pour les femmes, pour les grands seigneurs, pour les laquais, et pour les chevaux anglais.

JULIEN *à part.* Pauvre garçon...

CLAUDE. Prête-moi l'oreille... ou les oreilles de l'amitié... et juge si je dois me trouver heureux de pouvoir échapper enfin au monde civilisé !.. C'était un dimanche... et Séraphine, la petite gantière de la rue aux Ours m'attendait; elle m'attendait, et il pleuvait, comme un déluge... des gouttières, surtout... car à Paris, les gouttières sont encore plus fastidieuses pour la pluie que le ciel lui-même. J'étais habillé de neuf; après un débat assez vif, que j'avais eu avec mon tailleur qui, par un excès de civilisation, ne voulait pas me lâcher mes

habits sans argent... C'était un préjugé... car enfin, ces habits étaient à moi, puisque je les avais désirés ces habits, et que tous les désirs de l'homme sont dans la nature. J'étais donc habillé de neuf, et il pleuvait... deux circonstances qui se contrarient mutuellement... Voyant que la pluie ne cessait pas, et sachant que Séraphine m'attendait, je me risque... sur la pointe de mes escarpins (neufs aussi) pour me rendre du Palais-Royal à la rue aux Ours...

JULIEN. Après ?

CLAUDE. Tout alla bien jusqu'à la place des Victoires; mais en arrivant sur cette place, une belle voiture, la voiture d'un duc... ou d'un banquier,.. je ne sais pas lequel, me barre le passage... et ses chevaux, en piaffant, m'inondent d'une boue noire et épaisse, de cette boue... l'apanage des pays civilisés... tu en vois encore les marques.

JULIEN. En effet...

CLAUDE. Furieux de ce contre-temps, je lève une badine légère que je portais; les chevaux se cabrent et refusent d'avancer... le cocher jure, c'est dans la nature; mais deux laquais descendent de derrière le carrosse... deux laquais, Julien; le dernier échelon de la civilisation du monde! et l'un d'eux me donne un coup de poing... c'était l'arme de la nature, je n'avais rien à dire; mais l'autre!.. et tu veux que je retourne dans ton Europe, bon Julien!... l'autre, m'arrache ma canne, et m'en donne tant et tant sur le dos, sur la tête, sur les jambes que je maudissais, à grands cris, l'être inepte et civilisé qui le premier inventa la mode des joncs, des bambous et des rotins.

JULIEN C'est bien fait pour ça.

CLAUDE. L'infâme duc, ou l'infâme banquier, ça se ressemble à présent, applaudissait du fond de sa calèche, et il faisait semblant de leur crier de finir, le scélerat! mais eux allaient toujours; enfin, ils remontèrent derrière le carrosse, les serviles!.. et le cocher qui était du complot, le lâche, les déroba à ma juste indignation!.. Moulu, percé jusqu'aux os, j'arrive à la rue aux Ours, espérant trouver chez mon adorable gantière les consolations de l'amour, et du vulnéraire pour me bassiner... J'arrive, et qu'est-ce que je vois? je te le donne en cent, je te le donne en mille à deviner; tu ne devines pas ? je vois la voiture de mon banquier ou de mon duc, arrêtée devant le magasin de ma gantière; et presque au même instant, je vois ma Séraphine monter dans la même voiture, dont les chevaux anglais m'avaient éclaboussé, dont les laquais m'avaient assommé, dont le maître m'avait insulté en disant : *C'est assez...* dont le cocher m'avait humilié en fouettant les chevaux, comme pour me dire : *Cours après...* Séraphine, mon espoir! ma vie! se place à côté de ce duc ou de ce banquier... Cependant je commence à croire que c'était un banquier... et fouette cocher; les chevaux m'éclaboussent encore, les laquais et le maître me rient au nez, et tout disparaît! tout disparaît, bon Julien!.. Et tu veux que je retourne dans ton Europe, dans ton Paris, jamais!.. De ce jour, je devins mysantrope, philosophe, anarchiste, carliste... et je courus m'embarquer à Brest sur l'Astrolabe qui faisait voile pour la république de Colombie, pays libre, pour lequel on demandait des huissiers... Le ciel m'a servi au-delà de mes souhaits; je cherchais un sol indépendant, j'ai touché une terre sauvage, et c'est ici que je veux vivre libre... ou mourir.

JULIEN. Mon pauvre Claude, tu vas me suivre à Charenton.

CLAUDE. A Charenton! ainsi, tu me crois privé de la raison... quand c'est elle seule qui m'anime, qui me conduit, qui m'exaspère... Julien! ne résiste pas à la vocation réelle de l'espèce humaine; fais-toi, comme moi, homme de la nature.

JULIEN. Laisse-moi donc tranquille.

CLAUDE.

Air de l'Etude.

Vois, quelle heureuse découverte !
Ici nous vivrons tous égaux!...
Et, puisque cette île est déserte,
Point de laquais, point de chevaux,
Point de banquiers, point de gantières,
Et surtout, par précaution,
Pour être à l'abri des gouttières,
Pas la moindre habitation.

JULIEN. Il est fou, décidément. (*On entend un coup de canon.*) La frégate rappelle notre embarcation, viens: (*Il veut saisir.*)

CLAUDE *se plaçant en boxeur.* Laisse-moi laisse-moi, ou crains les armes que la nature m'a données.

JULIEN. Ma foi, je n'ai pas envie d'être abandonné dans cet île ; tu ne veux pas venir ?

CLAUDE. Non.

JULIEN. Adieu, Claude.

CLAUDE. Adieu, enfant de la vieille Europe, tu me fais pitié...

JULIEN *à part.* Si je le puis, je l'enverrai chercher par nos marins. (*Le canon tire encore.*) Il n'y a pas un moment à perdre.

(*Il sort en courant.*)

SCENE VI.

CLAUDE *seul.*

Il s'en va, et je vais rester seul, absolument seul, dans cette île inhabitée ; je ne verrais donc plus aucun individu de l'un ou de l'autre sexe ; je suis ici roi de la nature. Hâtons-nous de redescendre ou plutôt de remonter l'échelle sociale, jusqu'à l'état honorable d'homme sauvage. Commençons par prendre le costume analogue à ma nouvelle dignité... Exécrables pantalons, je vais donc pouvoir me passer de vous... Oh! nature, que tes lois sont sages et bienfaisantes! sous ces climats dévorans, tu as affranchi l'homme de ces absurdes préjugés, qui, dans les pays civilisés, le forcent à enfermer, à cacher son corps sous une enveloppe plus ou moins ridicule... comme fracs, redingotes, vestes, carricks, houpelandes, et autres inventions puériles, qui forment la parure de l'homme dégénéré.

Air de Psyché.

Pourquoi vouloir cacher par la toilette,
Les nobles formes d'Apollon ;
Rien ne dépare une jambe bien faite,
Comme un burlesque pantalon...
C'est d'après ça, tout me l'assure,
Qu'un auteur, en France vanté,
A fait chanter, jadis, que la nature
Embellit toujours la beauté.

Hâtons-nous de réaliser le plus doux de mes rêves !.. et commençons mon ère nouvelle par dépouiller en moi la vieille Europe... Au diable le castor ! (*Il jette son chapeau par dessus les arbres.*) Et ces entraves, vulgairement appelées bottes, bottines ou souliers, premier chaînon de l'indépendance de l'homme, puisque ça le rend esclave d'un misérable savetier, toujours prêt à vous faire l'avanie d'un mémoire... A bas les bottes ! A propos, celles-ci ne sont pas payées... oh ! si je pouvais les renvoyer à mon insolent cordonnier, en lui disant : Tiens, reprends les bottes, toi ; je m'affranchis de ton affreux despotisme, savetier, être stupide et sédentaire... qui n'as d'entrailles et de sourires que pour ton sansonnet... Enfonçons-nous dans cet antre, et procédons à ma toilette naturelle... Ah ! j'allais oublier ce panier... Il y a des gens qui s'étonneront sans doute que voulant me faire homme de la nature, j'aie songé à emporter du vin, qui n'est peut-être pas naturel du tout... Mais les moins intelligens comprendront mon idée toute romantique...

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Dans l'état brillant de sauvage,
On n'a pour boisson, sûrement,
Que l'eau du torrent qui ravage,
Et qui s'enfuit en murmurant... (*bis.*)
Le vin d'Aï bouillonne, écume...
Et j'emportai ce vin charmant,
Pour que sa mousse m'accoutume
Aux flots écumeux du torrent.

On vient... Julien, sans doute, ou l'équipage qui me cherche... Eh bien ! trouvez-moi, si vous pouvez.

(*Il entre dans la grotte.*)

SCENE VII.

FRIQUET, LÉMINCÉ.

LÉMINCÉ. Enfin, les voilà embarqués ; ils ne risquent plus rien.

FRIQUET. Pourvu qu'on ne nous ait pas vu en relation avec ces Européens !.. Les habitans de cette île sont si défians.

LÉMINCÉ. Nous étions cachés par les arbres... D'ailleurs, tous les hommes sont en ce moment à la guerre, excepté le vieux roi...

FRIQUET. Oui, mais la princesse royale rôde toujours sur cette plage avec les femmes de sa suite, et si elle nous avait aperçus... Savez-vous, M. Léminçé, qu'il m'a fallu une grande résignation pour refuser l'offre que nous ont faite ces Français, nos compatriotes, de nous ramener en France... Mais ma nièce n'était

pas avec nous, et je n'ai pu me décider à l'abandonner dans cette île.

LÉMINCÉ. Moi... c'est mon portefeuille de ministre que je ne pouvais me résoudre à quitter... Ça me fait même penser que nous avons conseil ce matin, et que l'heure du dîner royal approche.

FRIQUET. Vous me rappelez aussi que voici l'heure où je donne ma leçon de danse au petit prince royal... il n'a que dix-sept mois et il saute déjà comme un cabri.

LÉMINCÉ. Le Roi m'a demandé pour son dîner, quelque chose d'extraordinaire, et je ne sais que lui donner; d'un autre côté, je ne sais quel parti prendre dans la question de guerre qui nous occupe au conseil.

FRIQUET. Ministre et cuisinier, ce sont deux places bien embarrassantes.

LÉMINCÉ. A qui le dites-vous ?

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Je n'ai pas un instant pour rire;
Car, être ministre des rois,
Et puis tenir la poële à frire,
C'est t'nir deux poëles à la fois.

FRIQUET, *parlé.* La comparaison est juste ! (*Continuant l'air.*)

Dans votre poële culinaire
Le goujon sautille et périt...
Et dans celle du ministère,
C'est le pauvre peuple qui frit.

Qu'est-ce qui vient-là ?

(*Un sauvage paraît sur la montagne, et fait claquer un fouet.*)

LE SAUVAGE *criant.* Sir, sir, sir, sir.

LÉMINCÉ. On nous appelle au conseil, hâtons-nous de nous y rendre.

FRIQUET. Singulier moyen de faire marcher les gens en place... un fouet...

LÉMINCÉ. Venez, venez, ne lambinons pas.

(*On entend de nouveau le claquement du fouet.*)

TOUS DEUX. On y va! on y va!

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

CLAUDE *sortant de la grotte; il est tout nud, à l'exception de la ceinture qui est entourée de plumes de diverses couleurs. Il a gardé ses demi-bottes, et un col noir autour de son cou.*

Voilà ce que c'est !.. ce n'est pas plus difficile que ça... J'ai trouvé dans cette grotte cette simple parure des sauvages, indispensable ornement qui atteste la supériorité de l'homme sur les oiseaux, et sert à déguiser sa vanité naturelle... Par exemple, j'ai gardé mes bottines... soit que je n'aie pas encore exercé ma nouvelle condition, soit que je ne sois pas né pour cette heureuse terre, le sol m'a paru hérissé d'une foule de coquillages et de cailloux, qui m'ont réconcilié sur-le-champ avec ces infâmes bottiers de Paris. J'ai aussi gardé mon col provisoirement, parce qu'il m'a semblé que je toussais un peu, et que la brise de la mer... c'est toujours là que ça frappe... D'ailleurs mon col ne dépare en rien le naturel du costume; il est en crinoline... en véritable crinoline Oudinot... et la dépouille du cheval s'associe merveilleusement à celle de l'oiseau. Mais la faim se fait déjà sentir... heureusement... voilà des fruits d'une apparence... on dirait de nos pêches de Montreuil... considérablement augmentées. Dieu ! la belle végétation ! Qu'on vienne me parler des roquets d'arbres des environs de Paris ! on se croirait dans le Paradis terrestre... pour les arbres à fruits.. Hâtons-nous de satisfaire au premier besoin de la nature. (*Il cueille un fruit et le mord.*) Pouah ! qu'est-ce que c'est que ça ? est-elle cotonneuse donc, cette pêche... (*Il tire de sa bouche une longue filasse blanche.*) Je me serai empoisonné naturellement... Pouah !.. Je n'oserai plus toucher à rien dans ce nouveau paradis... et pourtant j'ai une faim de léopard... je dévorerais tout ce qui me tomberait sous la main... Dévorer ! dévorer ! Claude, mon ami, pas d'exagération... sois sauvage, mais ne sois pas antropophage... il y a des bornes à l'enthousiasme. (*Musique.*) Encore quelqu'un de nos marins ! Oh ! mais à présent je ne les crains plus.

SCENE IX.

CLAUDE, MARTA.

MARTA. Oh ! oh ! oh ! oh !...

CLAUDE. Tiens... c'est une femme !...

MARTA. *Elle vient à lui, le regarde, le*

retourne, touche ses oreilles, puis elle danse, en disant : Rig, rig, rig...

CLAUDE. Rig... rig... comprends pas... c'est qu'elle est jolie comme tout... et ce n'est pas une gantière... son costume est trop simple.

MARTA. Forg, forg, forg.

CLAUDE. Forg... nix... non comprenir... décidément, c'est une sauvage... adressons-lui une allocution romantique, avec accompagnement de pantomime, comme dans *Chao-Kang*, du Théâtre nautique.

Air de Téophile.

Fille de la nature,
J'admire tes appas...
La plus belle parure,
C'est de n'en avoir pas...
Jeté sur ce rivage,
Dont je vais être roi!
Je veux être sauvage,
Ne le sois pas pour moi...
Oui, je suis homme de la nature,
Et je cherche dans ce séjour
Des fleurs, des fruits, une onde pure,
Et des baisers d'amour!
Car j'aime la nature,
Et je viens à mon tour
Me montrer sans parure,
Comme on nous peint l'amour! } *bis.*

Ce que je lui dis là, c'est comme si je chantais.

MARTA. Of-rio, tio, af... Tête de veau!

CLAUDE. Il me semble qu'elle a parlé français.

MARTA. Zag, zig, zug... Langue en papillote!

CLAUDE. C'est parbleu bien ma langue... d'après ça, je pourrais lui faire comprendre que j'ai faim... Jolie petite sauvage..., rag... rage... (*Il fait le geste de manger.*)

MARTA. Oreilles frites!

CLAUDE. Ça ou autre chose... ça m'est égal, pourvu que je mange... yes, oreilles frites, pain, vin... rag... rag...

MARTA. Ah! ah! ah! ah!

CLAUDE. Elle m'a compris.

MARTA.

Air de Victorin.

Dir, fur, nor, niot, fir, ni...
Dor, nilè, mira, zubi...
Zar, dir, lo, cor, zar, bola...
Kir, kolla, milli, malla...

CLAUDE.

Elle est vraiment fort jolie!...
Et je sens là, dans mon cœur,
Que je ferais la folie
De l'aimer à la fureur...
Mais la faim, en ce moment,
Etouffe le sentiment...

(Marta danse.)

MARTA.

Deuxième couplet.

Or, dir, zoul, molac, dir zel...
Dur, fir, chapon au gros sel...
Zari, lug-vall, mir zoon...
Craf, une idem au jambon...

CLAUDE.

Avec plaisir elle étale
Ces mots sonores et doux!...
Tu redoubles ma fringale,
Et je suis à tes genoux;
Mais la faim, en ce moment,
Etouffe le sentiment.

(Marta danse et s'en va.)

Sauvage!... sauvage!... jolie petite sauvage... pst.. pst... pst... la voilà qui s'en va... Ah! ça... mais... je ne suis donc pas dans une île déserte!... tantmieux... car, après tout, l'homme n'a pas été créé pour vivre seul... et quand je dirai à ces sauvages : me voici, je viens être votre égal, votre frère... Ils seront singulièrement flattés... (*Il tousse.*) Mais je crois que je ne ferai pas mal de remettre mon habit... les soirées ont l'air d'être fraîches... dans cette île indépendante... et une fluxion de poitrine est sitôt gagnée. (*Il va remettre son habit.*) Voilà ce que c'est... ça me réchauffe le corps et l'âme... mais, que vois-je? un naturel de l'île! présentons-nous à lui avec la dignité de la nature... c'est peut-être le papa de la jolie demoiselle que je viens de voir.

(*Goaka arrive; il est armé.*)

SCENE X.

CLAUDE, GOAKA-MANGAROW.

GOAKA, *surpris.* Prog!...

CLAUDE. Hein!...

GOAKA. Prog!...

CLAUDE. Prog!...

GOAKA. Firg!... (*Il lui fait signe de se mettre à genoux.*)

CLAUDE. Il me fait signe de me mettre à genoux... c'est peut-être la manière de saluer dans ce pays... c'est pourtant bien servile.

GOAKA. Firg!...

CLAUDE. Il a l'air de commander, mon égal... (*Il se met à genoux.*) Tiens!... il ne me le rend pas... Firg... firg... (*Il lui fait signe de se mettre à genoux à son tour.*)

GOAKA, *le menaçant.* Brang!...

CLAUDE. Il a l'air de se fâcher... sauvage... (*Il déboutonne son habit et montre sa poitrine.*) Moi, sauvage... touchir la menotte.

(*Il lui tend la main.*)

GOAKA. Heng!... heng!...

(*Il prend la main de Claude.*)

CLAUDE. Ah! il me prend la main.

GOAKA, *lui enlève la bague qu'il a au doigt.* Hory!... hory!...

CLAUDE. Hein! il me prend ma bague... Ah! c'est juste! c'est par pure égalité; entre frères, tout est commun.

GOAKA, *enchanté, danse en montrant la bague.* Zig et zig... zog et zog... zug et zug...

CLAUDE. Alors, je vais lui prendre aussi quelque chose, ça le flattera.

(*Il lui prend un collier de corail.*)

GOAKA, *hurlant.* Hin!... hin!...

(*Il lève sa massue sur Claude qui reste pétrifié. Manette entre en ce moment et arrête Goaka.*)

SCENE XI.

CLAUDE, GOAKA, MANETTE.

MANETTE. Arrêtez!

CLAUDE. Dieu! c'est une Française!

MANETTE. C'est un Européen!

GOAKA, *en colère.* Hin!... rag!... rig!...

(*Il veut encore le frapper, Manette retient son bras.*)

CLAUDE. Retenez-le bien, le caraïbe!.. sans vous, il m'assommerait.

MANETTE. N'ayez pas peur, ça me connait.

CLAUDE. C'est diablement utile pour le quart-d'heure.

MANETTE.

AIR : *D'une passion.*

Voyez comme il est docile!...

CLAUDE.

On dirait monsieur Martin
Traitant, en jongleur habile,
Un lion comme un lapin.

GOAKA.

Dir! dir! dir!

MANETTE.

Dans son langage,
Il me demande un baiser.

(Elle donne sa main au sauvage, qui la baise avec joie.)

CLAUDE.

Pouvez-vous, jolie et sage,
Souffrir que ce vieux sauvage...

MANETTE.

C'est pour mieux l'apprivoiser.

(Goaka danse sur la ritournelle, puis menace Claude avec sa massue.)

Deuxième couplet.

GOAKA.

Cop! cop! cop!

MANETTE.

Il veut vous dire
Que de vous il est jaloux.

GOAKA.

Zur! zur! zur!

MANETTE.

Et qu'il désire
Etre aujourd'hui mon époux.

GOAKA.

Dur! dur! dur!

(Il veut embrasser Manette.)

MANETTE, *à Goaka.*

Soyez plus sage.

GOAKA *menaçant Claude.*

Frrr!

MANETTE *le ramenant.*

Quand je veux refuser,
Cela redouble sa rage.

CLAUDE, *à part.*

J'crois qu'à son tour le sauvage
Pourrait bien l'apprivoiser!

MANETTE. Maintenant... (*A Goaka, avec un geste impératif.* Fig!... fig!... (*A Claude.*) Ce qui veut dire : Allez-vous en. (*Goaka sort en dansant; Manette le suit jusqu'à la coulisse en lui faisant des signes. A Claude.*) Je vais revenir.

CLAUDE, *sur le devant de la scène.* Si je pouvais reprendre le vêtement indispensable de l'Europe... (*Voyant Manette qui*

revient.) Je n'ai plus le temps... ne faisons pas semblant de m'apercevoir qu'il me manque quelque chose.

SCENE XII.

MANETTE, CLAUDE.

MANETTE. Le voilà parti!... Hâtez-vous de m'apprendre quel heureux hasard vous a conduit sur cette plage?

CLAUDE. Heureux... est bien le mot... puisque je vous rencontre. Il s'est donc trouvé une Française qui avait comme moi la vocation d'être sauvage... une femme qui va me comprendre... Être privilégié! hâte-toi de me dire quel était ton état à Paris... J'ose me flatter que tu n'étais pas gantière.

MANETTE. J'étais modiste au Palais-Royal

CLAUDE. Modiste! et à présent sauvage... cela tient du prodige.

MANETTE. J'étais saint-simonienne.

CLAUDE. Ah! tu m'en diras tant... les saint-simoniennes sont capables de tout... Quoi! tu étais la femme libre?.. celle que je cherche depuis si long-temps?... Oh! ton nom! être miraculeux.

MANETTE. De famille...

CLAUDE. Non... de fille...

MANETTE. Manette!

CLAUDE. Manette!... nom de Paris... nom de l'exécrable Europe... mais, nom suave, parce qu'il est le tien... Manette!... veux-tu devenir ma compagne au désert?

MANETTE. Non, j'aime mieux devenir votre femme à Paris... car, j'espère que vous allez m'emmener, et que nous allons partir promptement.

CLAUDE. Partir!... jamais!... et je veux ici créer avec toi une peuplade, un monde immense. (*Musique.*)

MANETTE. Silence... je vois là-bas une troupe d'insulaires... je vais les éloigner... Ne vous montrez pas, car vous courez un grand danger.

(*Elle sort.*)

CLAUDE, *seul.* Il faut convenir que voilà une rencontre colossale... une femme française dans cette île... et une modiste!... Oh! mais elle espère en vain partir... je la déciderai à se faire reine de cette île, et je la couronnerai de liane, d'amour et de palmier.

SCENE XIII.

CLAUDE, FRIQUET.

FRIQUET. Ah! mon Dieu! que vient de m'apprendre la princesse! un Européen est resté dans cette île!... Dieu! le voilà l'infortuné...

CLAUDE. Qu'est-ce que c'est que ça?... un être amphibie!

FRIQUET. Malheureux...

CLAUDE. Ça parle!

FRIQUET. Es-tu Français?

CLAUDE. Je suis sauvage.

FRIQUET. Sauvage?

CLAUDE. Depuis une heure...

FRIQUET. Vous êtes arrivé sur le vaisseau qui a mouillé ce matin dans l'anse.

CLAUDE. Oui.

FRIQUET. Pourquoi ne vous êtes-vous pas rembarqué, mon brave homme?

CLAUDE. Son brave homme!.. Je vous ai dit que j'étais sauvage.

FRIQUET. Vous seriez trop heureux de l'être véritablement.

CLAUDE. Je suis peut-être encore un peu gauche dans ma nouvelle profession... j'ai peut-être l'air un peu emprunté... mais six mois de séjour dans cette île...

FRIQUET. Oui, si on vous en laissait le temps... Vous me paraissez avoir les plus belles dispositions; mais vous ne savez donc pas tous les dangers que vous courez?

CLAUDE. Quels dangers?

FRIQUET. Vous avez vu une jeune fille...

CLAUDE. J'en ai même vu deux... une Française... et l'autre sauvage, à ce qu'il m'a paru.

FRIQUET. Cette jeune indigène est la fille du Roi de l'île.

CLAUDE. Qu'entends-je! il y a un roi dans cette île? Et quelle espèce de roi est-ce?

FRIQUET. Oh! notre roi Goaka-Manga-row, est un monarque très-libéral... il aime l'humanité.

CLAUDE. Il aime l'humanité?

FRIQUET. Il l'aime au point qu'il en mange...

CLAUDE. Hein?

FRIQUET. Et que si vous avez le malheur de tomber en son pouvoir... vous courez grand risque de paraître sur la table royale, en civet ou en daube, selon le goût de sa Majesté.

CLAUDE. Tu plaisantes, Européen.

FRIQUET. Je ne plaisante pas du tout... Ce qui pourra vous arriver de plus heureux ce sera de donner vos oreilles à la princesse royale, qui raffole des oreilles des Européens.

CLAUDE. C'est donc ça que tout-à-l'heure, sa main caressante... Oh ! voilà une situation... C'est qu'il n'est pas naturel du tout, du tout, qu'on me mange en civet, et qu'on me croque les oreilles... Je suis donc tombé parmi des antropophages...

FRIQUET. C'est vous qui l'avez dit... J'ai eu le même malheur il y a trois ans.

CLAUDE. Mais pourquoi ne vous ont-ils pas mangé, vous qui êtes gros et gras ? vous deviez les tenter mieux que moi qui n'ai que la peau sur les os... car enfin. vous le voyez, je n'ai que la peau sur les os.

LÉMINCÉ *en dehors.* M. Friquet !..

CLAUDE *se retournant.* Eh! qu'est-ce que c'est ?

FRIQUET. C'est moi qu'on appelle.

CLAUDE. Vous vous appelez Friquet ? Est-ce que vous seriez un parent de Madeon-Friquet ?

FRIQUET. C'était ma sœur.

CLAUDE. C'était ma mère! épouse de mon père, Claude-Bélissan.

FRIQUET. Bélissan ! vous êtes mon neveu.

CLAUDE. Ce qui fait que vous êtes mon oncle. (*Ils s'embrassent plusieurs fois.*) Oh! rencontre! oh ! cher oncle! vous empêcherez bien, je l'espère, qu'on ne mette votre neveu en civet... ça ne se peut pas, ça ne se peut pas...

FRIQUET. Cette rencontre est pour moi un coup de massue! retrouver sa famille pour la perdre au même instant... et de quelle manière! Car enfin, un enfant meurt d'une fluxion de poitrine, ou de tout autre accident imprévu... et l'on dit : c'est bien, c'est très-bien, c'est le sort de tous les hommes... nous vivons pour mourir; mais le perdre tout-à-coup parce qu'un roi veut bien déjeûner ou bien dîner, c'est horrible !

CLAUDE. Horrible! horrible! c'est épouvantable, c'est tannant! Mais non, non, c'est purement impossible... Frère de ma mère, puisque vous parlez sauvage, vous leur ferez entendre raison.

FRIQUET. Encore, si tu pouvais t'en tirer en donnant tes oreilles.

CLAUDE. C'est que je ne veux pas donner mes oreilles du tout; les oreilles sont dans la nature, et je veux les garder.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LÉMINCÉ *entrant, il a son couteau de cuisine.*

LÉMINCÉ. Friquet !..

CLAUDE. Quel est cet autre individu hétérogène ?..

FRIQUET. Le cuisinier du Roi... malheureux enfant !

CLAUDE. Un cuisinier!.. il y a donc ici des cuisiniers ?..

FRIQUET. Et des fameux encore... Celui-ci, tel que tu e vois, M. Léminçé, c'est son nom de guerre, a été chef au Rocher de Cancale à Paris.

CLAUDE. Homme! tu es donc cuisinier ?

LÉMINCÉ *aiguisant son couteau.* Pour vous servir, Monsieur.

CLAUDE. Merci, je n'ai besoin de rien en ce moment.

LÉMINCÉ. Vous ne m'entendez pas... pour vous servir sur la table du Roi.

CLAUDE. Scélérat ! tu ne m'auras qu'avec ma vie.

LÉMINCÉ. Mon pauvre Monsieur, Friquet vous dira que tout résistance est inutile, et que je suis forcé d'obéir, pour n'être pas mangé à mon tour... Il y a quinze jours environ, un pauvre capitaine de vaisseau marchand... un homme superbe...

FRIQUET. Il dure encore... Le Roi n'a pas pu le finir... et l'a fait servir aux gens de sa maison.

LÉMINCÉ. Il faut se résigner...

CLAUDE. Je ne me résigne pas du tout... et il ne sera pas dit que j'aurai quitté le centre des plaisirs et des beaux-arts... le soleil de la civilisation, pour servir de pâture à un misérable roi des mers du Sud.

LÉMINCÉ. Ne vous échauffez pas tant, je vous en prie, vous ne seriez pas mangeable.

CLAUDE. C'est bien le cadet de mes soucis, par exemple !.. Et vous, mon oncle, vous me laisseriez inhumainement égorger comme un poulet, comme un veau, et autre animal avec lequel je n'ai rien d'analogue et de commun.

FRIQUET. Hélas! si le Roi a parlé, il faudra subir ton destin.

LÉMINCÉ *aiguisant son couteau.* Il a parlé... il a dit : allumez les fourneaux, il y a un Européen au garde-manger; c'est-à-dire dans cette grotte où ils viennent tous se prendre.

CLAUDE. Oh! nature! je te renie! je te déteste! je t'abhorre! je te méprise... et pour te le prouver... je vais remettre mon pantalon.

(*Il entre vivement dans la grotte.*)

FLIQUET. Pauvre garçon!.. il y a donc une fatalité sur la famille des Friquet, comme sur celle des Atride.

AIR : *La Robe et les Bottes.*

Par mainte pareille aventure,
Nous subissons même destin.
Si mon neveu !.. dans ces lieux !.. ô nature !...
d'Atrée on dirait le festin !...
Naufrages et coupables flammes,
Enfans perdus ! enfans sans nom !
Et nos maris sont tous grâce à leurs femmes !
Des Ménélase des Agamemnon...

Moi, qui vous parle, moi... excepté le coup de poignard, j'ai eu toutes les infortunes du roi des rois.

CLAUDE *revenant en pantalon.* Mon oncle, j'ai réfléchi à une chose... A la rigueur, si en sacrifiant mes deux oreilles, je pouvais sauver le reste.

LÉMINCÉ J'en doute... le Roi a bien faim.

CLAUDE. Mais, comment avez-vous donc fait ?

FRIQUET. Ah! dame! nos petits talens ont plu au Roi... A propos, as-tu quelque talent d'agrément ?

CLAUDE. Attendez... je n'en ai pas...

FRIQUET. Quel était donc ton état ?

CLAUDE. Clerc d'huissier... Si le Roi avait des protêts à faire... ou des citations... ou des saisies...

LÉMINCÉ. Cherchez autre chose.

FRIQUET. Et dépêche-toi, malheureux enfant... j'entends là bas certaine rumeur, qui annonce que le Roi vient avec toute sa cour féminine... car les hommes sont pour le moment à la guerre au bout de l'île. Eh bien! trouvons-nous quelque chose ?

CLAUDE. Rien! rien! je suis absurde.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE. Ah! mon oncle! sauvez, sauvez cet étranger!

FRIQUET. Cet étranger... c'est ton cousin-germain Claude Bélissan!..

MANETTE. Mon cousin!...

CLAUDE. Ma cousine! ma jolie cousine... j'ai vu tout-à-l'heure quel pouvoir vous exercez sur le cœur de ce farouche sauvage monarque... de cet homme des bois... sauvez-moi, je vous en prie; je tiens à ne pas être mangé.

MANETTE. Hélas! je n'ai rien pu obtenir... au contraire... mes prières n'ont fait que l'irriter... il est jaloux de vous, et jaloux comme un tigre; il se promet un grand plaisir de manger son rival.

CLAUDE. Mais c'est un procédé tout-à-fait indélicat... c'est de l'arbitraire tout pur.

MANETTE. Il n'y a qu'un seul moyen de vous sauver... le Roi aime les artistes... il protège les beaux-arts... et le moindre petit talent...

CLAUDE. Mais puisque je n'en ai pas!

FRIQUET. Ah! voilà... le jeune homme n'en a pas...

CLAUDE. Attendez!... je n'ai point de talent, mais j'ai du vin de Champagne... votre Roi veut manger, je vais le faire boire... c'est ça de la diplomatie...

MANETTE. C'est une idée comme une autre.

FRIQUET. Du vin de Champagne!... c'est une idée meilleure qu'une autre... Tu as donc du Champagne, cher enfant ?

LÉMINCÉ. Voici le roi !

CLAUDE. Manette, chère cousine, décidez-le à boire, moi, je lui chanterai une chanson des Enfans du caveau... ça le charmera.

(*Il entre dans la grotte.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, GOAKA, MARTA, FEMMES SAUVAGES, DEUX SAUVAGES, *dont un porte la massue et l'autre la hache du roi.*

CHŒUR.

Air de la Clochette.

Dig, dig, dig, dig, dig,
Dog, dog, dog, dog, dog,
Dag, dag, dag, dag, dag,
Dug, dug, dug, dug, dug,

(Pendant le chœur, le roi s'est assis, les femmes sauvages ferment le théâtre au fond. Marta et près du roi. Manette s'approche de Goaka, est censée lui parler. Claude sort de la grotte avec son panier de vin.)

CLAUDE. Le voilà, le caraïbe!... il me mange déjà des yeux! mais nous allons voir...

MANETTE. Européen, samajesté le grand roi Goaka-Mangarow, consent, à ma prière à goûter la liqueur divine que tu lui apportes, et à écouter ta chanson étrangère.

CLAUDE, *donnant une bouteille à Manette.* Voilà! voilà! allons, mon oncle, secondez-moi svr votre pochette... l'air des glous, glous... vous savez bien.

FRIQUET, *bas.* Oui, mais il faut une bouteille pour le musicien, sans cela...

CLAUDE. La voilà...

LÉMINCÉ. Et moi...

CLAUDE. Oh vous!... après le roi, s'il en reste... Silence!... je commence...

(*Claude débouche la bouteille, dont le bouchon éclate; tous les sauvages veulent s'enfuir.*)

LES SAUVAGES. Zing...

CLAUDE. Petits sauvages, petits sauvages, pas peur... pas peur... bon, bon!.. goûtir... goûtir...

MANETTE. Kirk... kirk...

CLAUDE. Elle leur dit que c'est du kirch... il paraît qu'ils savent ce que c'est.

(*Il prend le milieu.*)

AIR : *De la fête du village voisin.*

O vin mousseux! toi qu'en France on renomme
Pour faire perdre au dessert, la raison...
Viens la donner à ce monstre glouton,
Et fais-en, si tu peux, un homme.
Oui, de ta liqueur
Que le feu vainqueur
Échauffant son cœur,
En fasse un cœur d'homme.

(*à Manette.*)

Versez donc, versez, versez mes amours! *bis.*
Il le trouve bon, versez lui toujours!
Déjà des flacons les glous glous glous glous.
Ont rendu ses yeux plus brillans et plus doux...
Glou, glou glou glou, glou glou glou glou,
Oh! ce bruit français, je crois, me rendra fou!

Deuxième couplet.

Déjà son front se balance en cadence...
Et son regard à l'air de dire : encor
Versez toujours... il a pris son essor!..
Le voilà qui se met en danse
De ce roi huron
Faisons un luron;
Que sa cour en rond,
Autour de lui danse.

Versez, versez donc... versez mes amours;
Tous ces yeux ardens vous disent toujours :
Des flacons français les glous glous tant chéris,
Vont civiliser soudain tout le pays.
Glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou, glu,
Oh! ce bruit français, je crois, me rendra fou!.

FRIQUET, *criant.* Grande chaîne anglaise...

CHŒUR *dansant.*

Glou, glou, glou; glou,
etc.

(*Les femmes sauvages dansent en rond.*)

GOAKA, *gais.* Kurg... kurg... kurg... repispieto.

FRIQUET. Embrasse-moi... délicieux enfant... le roi est content de toi; il te nomme son ministre de la marine.

CLAUDE. De la marine, à cause de mon vin... Oh! génie!!... le vin et l'eau... quel rapprochement... vive le vin de Champagne!.. (*Au roi.*) Tu es content, homme de la nature.

MARTA. Zibig... zibig... zibig... oreilles frites.

CLAUDE. Encore!... est-ce qu'elle n'est pas contente comme les autres, la princesse?

LÉMINCÉ. Oh! très-contente, car elle demande vos oreilles à son père.

GOAKA. Kurg...

FRIQUET. Et le roi les lui accorde.

MANETTE. Ce bon père n'a jamais rien refusé à sa fille.

CLAUDE. Oui, mais moi je les refuse... Le roi est content, tout le monde doit l'être... et la princesse plus que tout le monde...

FRIQUET. Malheureux! tu vas te perdre.

CLAUDE. Ça m'est égal... je ne prête pas les oreilles à de pareils discours.

MARTA. Corg... corg... corg...

(*A cet ordre, toutes les femmes sauvages dirigent leurs flèches vers Claude.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JULIEN ET MARINS.

(*Ils entrent précipitamment et sont armés de fusils.*)

JULIEN, *criant.* Arrêtez!... arrêtez!...

(*Les marins se jettent entre les femmes et Claude : effroi des sauvages.*)

MANETTE. Dieu! des hommes véritables! oh! quel bonheur!

CLAUDE. Tiens ! c'est Julien et des gens de l'équipage !

JULIEN. Rends grâce au vent contraire qui nous a ramenés vers cette île pour te sauver. (*Voyant Friquet.*) Voilà les Européens que nous avons déjà vus... Dites au chef de l'île qu'il nous cède cet homme en échange d'un fusil de chasse, six moutons et un bœuf.

CLAUDE. Ça lui fera plus de profit que moi... un bœuf gras !

FRIQUET, *qui a parlé au roi.* Sa majesté accepte.

CLAUDE. Vive le roi !... vive l'Europe !... vive la civilisation !... vive Manette !... je te ramènerai en France !...

MANETTE. Je l'espère bien.

JULIEN, *à Claude.* Ah ! ah ! il me paraît que tu as changé de langage depuis ce matin !

CLAUDE. Guéri, guéri, mon bon Julien... Oh ! Paris ! Paris ! avec quel plaisir je vais te revoir...

MANETTE. Et moi, donc... je ne veux plus sortir de la rue Vivienne... et de mon comptoir d'acajou... Je renonce à mon état de sauvage... le ciel ne m'a pas créée pour ça...

CLAUDE. Et moi donc...

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Oui, j'ai, médit dans une erreur coupable,
Des banquiers, des grands, des laquais ;
Je leur fais amande honorable,
Et renonçant à mes brillants projets,
Je tends la main, même aux chevaux anglais. *bis.*
Et comme il n'est rien qu'on n'arrange,
Puisque ceci peut s'arranger, *bis.*
J'irai revivre au pays où l'on mange ;
On y vit mieux qu'où l'on se fait manger.

MANETTE. Mon oncle, vous venez avec nous, n'est-ce pas ?

FRIQUET. Oui, mes enfans, car je n'ai plus d'ambition.

CHŒUR.

AIR :

Vive l'europe et ses plaisirs !...
A rester dans notre patrie,
A l'enrichir par l'industrie,
Bornons nos goûts et nos loisirs !

MARTA.

AIR : *d'Aristippe.*

Dar-ni-er-fur !

MANETTE.

Messieurs, elle veut dire...
Qu'elle voudrait un public bienveillant.

CLAUDE.

A ce bonheur, comme elle, moi, j'aspire,
En bon français, je vous en dis autant :
Soyez pour nous un public indulgent !

MARTA.

Mal-far Kir-Kir...

MANETTE.

Messieurs, dans son langage,
Elle vous dit revenez tous demain.

MARTA.

Mil Klac !.. Klack, Klac...

CLAUDE.

Klac, Klac, c'est du sauvage
Que l'on traduit en frappant dans la main.

FIN.

THÉATRE PARISIEN.

PIÈCES NOUVELLES ET AUTRES.

Elle est Folle, com. en 2 act. de M. Mélesville.
Claude Bélissan, v. en 1 act., de MM. Théaulon et Choquart.
Naissance et Mariage, vaud. en un acte, de MM. Laffitte et E. Cormon.
Le Facteur, drame en 5 a., de MM. Ch. Desnoyer, Boulé et Ch. Pothier.
Caravage, drame en 3 actes, de MM. Charles Desnoyers et Alboize, 2me édit.
Marchésa, drame en 5 actes, de MM. Adolphe Dennery et Alfred.
La Salamandre, v. hist. en 4 actes, par MM. de Livry, Desforges et Leuven.
L'Idée du Mari, vaud. de MM. Adolphe Dennery et Alfred.
Judith et Holopherne, vaud. en 2 act., de MM. Théaulon et Nezel.
Jocrisse Maître et Jocrisse Valet, en 1 a. (*Cette Pièce manquait depuis* 10 ans.)
Un Noviciat diplomatique, vaud. en 1 acte, par M. Jacques Arago.
La France pittoresque, vaud. de MM. Théaulon et Desmares.
Un Antécédent, vaudeville de M. Arago.
Le Fils adoptif, vaud. de M. Brazier.
La Famille de l'apothicaire, vaud. de MM. Duvert, Duverger et Varin.
Sans Tambour ni Trompette, v. de MM. Brazier, Merle et Carmouche.
Le Conscrit, vaud. de MM. Merle, Simonin et Ferdinand.
La Fille a Établir, vaud. en 2 actes, de M. Bayard.
La Femme, le Mari et l'Amant, v. en 4 a., de MM. Paul de Kock et Dupeuty.
Dieu et Diable, ou la Conversion de Mme Dubary, vaud. de M. Nezelle.
Trois ans après, ou la Sommation respectueuse, drame en 4 actes.
Mm Bazille, v. de MM. Lurine et Sollard.
La Cocarde tricolore, v. en 3 a., de MM. Coiguiard.
Othello, tragédie en 5 actes, de Ducis.
Adolphe et Clara, vaud. en 1 act. de Marsollier.
Tout Chemin mène à Rome, vaud. de MM. Ch. Desnoyers et Lafitte.
Le Musicien de Valence, vaud. de MM. Simonnin et Gustave.
Le Mari, la Femme et le Voleur, v. en 1 a., de MM. Lewen et Desforges.
Les Victimes cloîtrées, drame en 5 actes, de Monvel.
Chambre a louer. vaudeville, de Varez.
Le Facteur, drame en 5 actes, de Desnoyer.
Le Tremblement de terre de Lisbonne, trag en 5 actes, de Maître André.